

Paradoxes et lignes de force de la pensée de Rousseau :
les *Rêveries du promeneur solitaire*¹

L'œuvre de Rousseau est paradoxal. Cette affirmation ne sera une nouvelle pour personne. Mais paradoxal en quel sens ? Sans doute les thèses rousseauistes sont-elles contraires à la *doxa* ; car la majorité de nos concitoyens pense, par exemple, que l'histoire de l'humanité consiste en une évolution et que l'évolution est un bien, alors que Rousseau est célèbre dès le *Premier Discours* pour avoir dit que le rétablissement des sciences et des arts fut l'occasion d'un malheur, ou le signe d'une déchéance. Dans les faits, les opinions courantes sont complexes : la majorité – et nous ici faisons partie de cette majorité – la majorité croit tout de go que dans l'ensemble l'humanité a progressé de siècle en siècle ; cependant, notre foi est accompagnée de la sourde angoisse que, tout au contraire, l'humanité est allée de mal en pis et que nous nous trouvons au bord du précipice. Notre sensibilité contemporaine aux dangers écologiques, notre inquiétude devant les pouvoirs accrus de la technique et du savoir, notre conscience aigüe de l'irrationalité qui se cache parfois au cœur de la rationalité, tout cela doit beaucoup à ce que Rousseau nous a enseigné. Quant à Rousseau le plus étrange est sans doute que tout en habitant la conscience contemporaine, il l'habite en étranger, en promeneur solitaire, si vous le voulez ; il ajoute à nos opinions des opinions qui sont en tension avec celles qui s'y trouvent d'abord. Rousseau est à la fois un des pères de notre *doxa* et

1. Conférence prononcée dans le cadre d'un colloque sur les *Rêveries* de Rousseau à l'ACFAS, en 2004, à Montréal. Le texte a été légèrement corrigé.

l'auteur d'un œuvre paradoxal. Soit un œuvre influent, qui est en même temps à côté (*para*) de l'opinion qu'il fait tant pour dresser.

Et voilà : son œuvre est paradoxal en un sens plus radical. Lire Rousseau, c'est suivre une pensée qui paraît être contradictoire. Les exemples en sont nombreux et variés ; de plus, ils touchent aux idées les plus importantes proposées aux citoyens de la Modernité par le citoyen de Genève et reçues par les apatrides de la postmodernité en raison de l'enseignement du promeneur solitaire. Et d'abord, il y a les deux titres qu'il s'est donnés, et par lesquels il est connu encore aujourd'hui : comment peut-on se proclamer à tort et à travers citoyen de Genève *et* promeneur solitaire ? Ou encore : comment peut-on faire l'apologie de la vertu civique la plus austère et de la liberté morale la plus complète ?

Pour atteindre cette fois Rousseau en tant qu'il est un écrivain, comment peut-on écrire *Discours sur les sciences et les arts*, qui condamne, entre autres, les excès moraux dus à la littérature et aux romans², et

2. Par exemple : « Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple et dans des temps où les savants devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton ; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté ; où, l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs d'œuvres de poésie dramatique et des prodiges d'harmonie sont rebutés ? Ce qu'il fera, Messieurs ? Il rabaissera son génie au niveau de son siècle et aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie que des merveilles qu'on n'admirerait que

publier *La Nouvelle Héloïse*, qui déclencha un véritable raz-de-marée romantique³ ?

De plus, Rousseau est à la fois le peintre des tableaux les plus larges, où l'individu disparaît et se dissout dans les forces macro-historiques, et le portraitiste du moi, où le plus intime devient public sans grand honte, voire dans la fierté de sa publicité transgressive : comment peut-on publier à la fois le *Discours sur les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, qui décrit les forces historiques qui auraient opéré avec nécessité sur tous les hommes⁴, et écrire les

longtemps après sa mort. Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes (III.21).» – Toutes les citations de Rousseau seront prises de l'édition de la Pléiade. Dans les parenthèses ordinaires, le chiffre romain indique le numéro du tome, et le chiffre arabe le numéro de la page. De plus, quand il s'agira des *Rêveries* on trouvera entre parenthèses carrées le numéro de la promenade en chiffres romains et le numéro du paragraphe en chiffres arabes.

3. Rousseau savait qu'en écrivant *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, il était paradoxal. Voir, entre autres, II.5-6. – Pour le raz-de-marée qu'il a provoqué, lire Germaine de Staël, *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, George Sand *Consuelo* chapitre 2, et Stendhal, *De l'amour* 2.55 et *Vie de Henry Brulard*, chapitre 16.

4. « J'avoue que les événements que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manières, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures ; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses et les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les conséquences que je veux déduire des miennes ne seront point pour cela conjecturales, puisque, sur les principes que je viens d'établir, on ne saurait former aucun autre

Confessions pour dire et redire, pour proclamer à tout venant, son indicible individualité⁵ ?

Un problème analogue se devine dans le fait que Jean-Jacques Rousseau fait montre de rationalisme intransigeant et déploie ensuite le langage comme aucun ne l'avait fait avant lui, et peu après lui, pour séduire et conduire sur les chemins de l'irrationalité : comment peut-on prouver dans la deuxième partie de la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* qu'il est impossible d'adhérer à une foi révélée donnée tant qu'opère la raison⁶, alors que *Rousseau juge de Jean-Jacques* oblige le lecteur à entrer dans la folle logique d'un esprit dérangé, quelqu'un qui croit que l'Europe est liguée contre lui et que la France fait la guerre en Corse pour lui nuire⁷ ?

système qui ne me fournisse les mêmes résultats et dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions. (III.162). »

5. « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi. / Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu (I.5). »

6. Voir IV.608 et suivants.

7. « On me reprochera, j'en suis très sûr, de me donner une importance prodigieuse. Ah si je n'en avais pas plus aux yeux d'autres qu'aux miens, que mon sort serait moins à plaindre ! Je prie ceux qui me feront ce reproche d'expliquer seulement deux choses d'une façon qui puisse contenter un homme sensé. L'une, l'invasion de la Corse, l'autre, l'entreprise de la ville de Versoy (I.944). »

La puissance de Rousseau se découvre, surtout peut-être, à partir du fait suivant : ceux des lecteurs de Rousseau qui constatent ces faits ne peuvent s'empêcher de penser que cet artisan de contradictions flagrantes dit vrai malgré tout. En somme, à la fin d'un texte de Rousseau, on est tenté de se dire que les paradoxes à sa manière sont plus vrais que le bon sens ou la cohérence ordinaire. Ne serait-il pas possible que la vérité apparût dans le seul cas où sont sondés les conflits entre la littérature et la vie honnête, entre les systèmes et les individus, entre la raison et l'émotion ? Si tel est le cas, il y a fort à parier que la vérité apparaît surtout, voire seulement, dans l'œuvre de Rousseau, voire dans le seul œuvre de Rousseau.

Or parmi les livres puissants de Rousseau, il y a *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Ordinairement, on voit dans ce livre une première figure de la sensibilité romantique. Comme le montre déjà leur titre à la fois tendre et fier, *Les Rêveries du promeneur* sont une œuvre littéraire romantique⁸. Mais *Les Rêveries* reprennent aussi les thèmes de la pensée philosophique rousseauiste selon un mode fascinant. J'en veux comme preuve et illustration la « Première promenade », et sa première phrase. « Me voici donc

8. Pour le confirmer, voir les commentaires de I, page LXXVIII. Comme il a été suggéré plus tôt le titre de première œuvre romantique devrait appartenir à *Julie ou La Nouvelle Héloïse*. Mais comme il sera expliqué ci-après, en autant que la tendresse mélancolique, ou le spleen, et la fierté esseulée, ou l'estime de soi, sont des attitudes romantiques, *Les Rêveries du promeneur solitaire* (noter le fier et mélancolique *du*) sont une œuvre romantique de haut vol.

seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même [I 1].» écrit Rousseau. Tous les mots comptent dans cette phrase, et même l'ordre des mots. Au « Me voici » du début répond le « que moi-même » de la fin ; entre les deux apparitions de Rousseau, l'humanité entière – frère, prochain, ami, société – apparaît, puis disparaît ;, pour ne laisser que Rousseau « seul sur la terre ». Un bijou. Mais le bijou a un défaut : le mot *donc*. Qui dit *donc* raisonne. Sans doute, le dernier mot de la promenade n'est pas de faire l'apologie de la raison ; mais, si les mots ont un sens, ce *donc* en suppose l'opération.

De plus, il renvoie à un autre *donc* plus célèbre encore. Avec Rousseau, on quitte le « Je pense, donc je suis » de Descartes, déjà énigmatique, pour en arriver à un « Me voici donc » dont on cherche en vain les prémisses. Car l'enthymème de Descartes comporte une proposition subliminale pour ainsi dire ; il suppose un : « Tout ce qui pense est » sur lequel se fonde l'observation « je pense » pour produire la pensée : « donc je suis ». Mais quelles sont les propositions derrière la conclusion que propose Rousseau ? Car avec son « donc », c'est bel et bien une conclusion qu'il énonce : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. »

Peut-être l'explication du raisonnement et donc de la conclusion énigmatiques consisterait à signaler que *Les Rêveries du promeneur solitaire* sont pour ainsi dire la conclusion dont *Les Confessions* et le *Rousseau*

juge de Jean-Jacques offrent les prémisses⁹. Il y aurait là sans doute beaucoup de vérité. Mais cela renverrait à ces deux autres œuvres pour rechercher les prémisses du raisonnement et donc des appuis de la conclusion de Rousseau : ce qui serait un labeur immense. Peut-être parce que je partage la paresse de Rousseau¹⁰, je propose plutôt de regarder dans la « Première promenade » pour trouver lesdites prémisses.

Car il me semble que ce premier chapitre est une sorte de raisonnement inversé où Rousseau propose d'abord sa conclusion pour ensuite remonter à ses principes. Je chercherai donc dans la « Première promenade » les réponses aux questions qui suivent : comment se fait-il que Rousseau constate qu'il est seul ? comment Rousseau peut-il dire qu'il est seul, quand il affirme qu'il est poursuivi par les agents d'un complot étouffant en raison de la proximité des hommes qui le surveillent ? Si on ne veut pas reconnaître là une véritable société, puisqu'elle est une société de haine, la question devient : comment Rousseau peut-il dire qu'il est seul, alors qu'il est entouré de gens dont quelques-uns au moins l'aiment (Thérèse, entre autres), des gens dont il fait état dans les promenades elles-mêmes ? Et peut-être surtout :

9. Voir par exemple : « J'ai dit dans mes *Dialogues* sur quoi je fondais cette attente. Je me trompais (I.998 [I.9]). » : ou « Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes *Confessions*, mais je ne leur en donne plus le titre, ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter (I.1000 [I.13]). »

10. « J'ai ajouté quelques notes à cet ouvrage selon ma coutume paresseuse de travailler à bâtons rompus (*Discours sur l'inégalité*, III.128). »

comment peut-il dire qu'il est seul au moment même où il écrit, où il recopie avec attention et assiduité – nous le savons par divers témoignages – les mots de ces rêveries ou promenades ? Un aristotélicien implacable le réfuterait ainsi : celui qui dit qu'il est seul le dit à quelqu'un, ce qui prouve qu'il n'est pas seul. Mais plutôt que de le réfuter, écoutons-le.

Que dit au juste Rousseau dans la suite de la « Première promenade » ? Il raconte d'abord qu'il est dans une sorte de rêve, un rêve fou, un rêve où les vérités ordinaires, celles du bon sens, ne fonctionnent plus. « Tiré je ne sais comment de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un chaos incompréhensible où je n'aperçois rien du tout ; et plus je pense à ma situation présente et moins je puis comprendre où je suis [I.2]. » Avant la rêverie donc, vient un rêve ou plutôt un cauchemar. Ce cauchemar est, pourrait-on dire, une reprise du rêve fou produit par un mauvais génie supposé par Descartes¹¹. Mais ce nouveau mauvais génie, le mauvais génie à la manière de Rousseau, ne trompe pas le moi en lui montrant des apparences, des mondes qui n'existent pas. Son travail est bien plus terrible. Il est plus terrible d'abord parce que le mauvais génie de Descartes ne paraît jamais toucher au cœur de Descartes : tous savent, et Descartes le premier au moment même où il le prend

11. « Je supposerai donc qu'il y a, non point un vrai Dieu, qui est la souveraine source de vérité, mais un certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant, qui a employé toute son industrie à me tromper (*Méditations métaphysiques*, « Première méditation », à la fin). »

au sérieux, que le mauvais génie est une fiction, qu'il a la consistance d'un monstre de film d'horreur : il fait peur pendant un instant, mais aussitôt qu'on se retire en soi on fait disparaître l'essentiel de ses prestiges ¹².

En revanche, le mauvais génie qu' imagine Rousseau semble être, du moins pour Rousseau, quelque chose de bien réel. Plus Rousseau détaille les folies du complot et de ses ennemis, plus il est sûr qu'elles sont vraies et que ses ennemis existent bel et bien et se sont ligués contre lui. « Pouvais-je dans mon bon sens supposer qu'un jour, moi le même homme que j'étais, le même que je suis encore, je passerais, je serais tenu sans le moindre doute pour un monstre, un empoisonneur, un assassin, que je deviendrais l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille, que toute la salutation que me feraient les passants serait de cracher sur moi, qu'une génération tout entière s'amuserait d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant [I.3] ? » En d'autres mots, ce que Rousseau

12. Comparer l'unique apparition du mauvais génie à la fin de la « Première méditation » à la magnifique assurance du dernier paragraphe de la « Quatrième partie » du Discours de la méthode : « Or après que la connaissance de Dieu et de l'âme nous a ainsi rendus certains de cette règle, il est bien aisé à connaître que les rêveries que nous imaginons étant endormis ne doivent aucunement nous faire douter de la vérité des pensées que nous avons étant éveillés. » En somme, le mauvais génie, ou encore le doute hyperbolique et la mise entre parenthèse de l'expérience sensible et du monde ainsi rejoint, est promptement exorcisé quand il s'agit de retourner au monde pour y chercher les connaissances claires, sûres et utiles qui constitueront la nouvelle physique cartésienne et qui préfigurent notre science mathématico-expérimentale.

raconte va contre le bon sens et pourtant est vrai, ce qui augmente l'horreur de la méchanceté en la doublant d'une irrationalité qui serait expérimentale au moment même où elle se prouve irrationnelle.

Ensuite, les prestiges de mauvais génie de Rousseau sont plus terribles parce qu'elles ne portent pas sur les impressions de Rousseau, mais sur ceux qui entourent Rousseau : ce sont les autres qui sont trompés par le mauvais génie, ce qui fait que le repli sur soi ne solutionne rien ; la réponse épistémologico-fondateur de Descartes, « ceci au moins est vrai : je pense » ne peut pas fonctionner dans le monde de Rousseau, parce qu'il faudrait que les hommes et les femmes qui sont trompés par le mauvais génie, par le complot, se retire un instant et se disent ou plutôt se demandent : « Mais au fait qu'est-ce que je sais de tout ce qu'on me dit au sujet de Jean-Jacques ? » Or cela n'aura pas lieu, parce que le complot se régénère et le démoniaque demeure¹³ ; en conséquence, il n'y a pas moyen de faire comme Descartes et retrouver un monde sinon sensé, du moins qu'on peut espérer comprendre, voire dominer.

Mais le paradoxe s'amplifie, et de nouveau à la suite de Descartes : au moment où tout va pour le pis, tout commence à aller mieux. Puisqu'il n'y a rien à faire avec les autres, puisque le complot déjoue toutes les tactiques défensives de Rousseau, malhabiles sans

13. Avec les mots de Rousseau, cela se dit : « Les particuliers meurent, mais les corps collectifs ne meurent point. Les mêmes passions s'y perpétuent, et leur haine ardente, immortelle comme le démon qui l'inspire, a toujours la même activité (I.998 [I.10]). »

doute, pour sortir de son isolement, il s'agit de retomber en soi et de redécouvrir la seule vérité possible, mais une vérité morale et pratique. Le « je pense, donc je suis » devient un « je suis mal compris par tous, donc je suis bon¹⁴ ». Ou plutôt, le *fundamentum inconcussum* de Descartes, son « *ego sum* » devient « je suis perçu comme un monstre par tous, donc je suis résigné et je n'agis plus ». Dans les mots mêmes de Rousseau, cela se dit : « Dès lors, je me suis résigné sans réserve, et j'ai retrouvé la paix (I.997 [I.7]). » Or c'est ici que se trouve le secret de tout. En découvrant qu'il est résigné et qu'il n'a d'autre issue que d'être résigné, Rousseau fait la preuve, une preuve qui s'ajoute à son intuition, qu'il n'est pas méchant, et même qu'il ne peut pas être méchant : puisqu'il n'essaie pas de joindre les autres, il est paisible sans doute, mais il est évident aussi qu'il ne veut aucun mal à qui que ce soit, même à ses persécuteurs. Il faut avoir des gens dont on croit pouvoir se venger pour ourdir des complots et dresser des pièges : quand on ne vise plus les autres, on se prouve être bon comme Dieu, mais comme on n'est qu'homme, on se le prouve du fait de désespérer d'agir. « Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde et m'y voilà tranquille au fond

14. À la limite Rousseau devient la société et ce sont les autres qui sont des exclus. « Ils ont prisé violemment tous les liens qui m'attachent à eux. J'aurais aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi puisqu'ils l'ont voulu. (I.999 [I.1]) ».

de l'abîme, pauvre mortel infortuné, mais impassible¹⁵ comme Dieu même (I.999 [I.11]). » Pour faire à nouveau un rapprochement avec Descartes, en se repliant sur soi, Rousseau découvre la divinité, mais une divinité beaucoup plus intime sans doute – il n'est pas du tout question d'un Dieu qui soit la caution des vérités qu'atteint le moi. En somme, le *fundamentum inconcussum* de la « Première promenade » et des *Rêveries* est le suivant : « Je suis mal compris de tous, donc je suis bon comme Dieu. »

Fort bien, mais que faire alors qu'on ne fait rien par rapport aux autres ? On a encore fort à faire : on peut devenir l'observateur scientifique du sujet le plus fascinant, non pas la Terre, ni même l'Univers, mais soi-même devenu le solitaire en soi¹⁶. Du coup, le

15. L'impassibilité dont parle Rousseau, on le devine, n'est pas neutre ou sans passion comme le serait un Dieu bel et bien impassible et indifférent : Rousseau est au fond bon ; s'il est impassible, c'est parce qu'il est coupé, pour ainsi dire malgré lui, des hommes qui le rejettent. – Le Dieu de Rousseau est impassible, alors que celui du christianisme est la charité incarnée (voir par exemple *Matthieu* 7.7-11) ; il exige l'amour jusqu'à la mort (voir par exemple *Jean* 15.10-13). Même le dieu de Socrate, du moins le dieu Éros, est plus sensible à ce qui est extérieur à lui que ne le serait celui de Rousseau. Pour ce qui est du dieu d'Aristote, voir ci-dessous. Sur toute cette question, on vérifie en quelque sorte les adages de Xénophane qui se situait à l'orée de la philosophie occidentale. Voir Diels-Kranz, fragments 1-6.

16. « Pour le faire avec succès, il y faudrait procéder avec ordre et méthode : mais je suis incapable de ce travail, et même il m'écarterait de mon but qui est de me rendre compte des modifications de mon âme et de leurs successions. Je ferai sur moi-même à quelque égard les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. J'appliquerai le

projet des *Rêveries* est défini : il s'agit de devenir le biographe de soi-même. Or ce projet est plus pur que les projets autobiographiques précédents. Dans les *Dialogues*, il s'agissait encore de tenter de sortir des rets du complot¹⁷. Cette illusion n'existe plus. Dans les *Confessions*, il s'agissait, comme le disait le titre, de confesser ses fautes, de revenir sur le passé pour examiner les moments, rares sans doute, où Rousseau a été méchant¹⁸. Mais ce devoir ne peut plus exister dans son sens original : Rousseau est tout à fait bon, parce qu'il a été *purifié*, malgré lui sans doute, par la méchanceté des autres. Sans même parler d'une preuve philosophique de la bonté naturelle de l'homme en général, ou d'une preuve biographique de la bonté constante de Jean-Jacques à travers les années, Rousseau sait de science sûre qu'il est bon parce que sa situation l'oblige à être bon. Il s'agit donc dans les *Rêveries* d'examiner l'homme dans l'état de nature à l'état le plus pur, le plus élémentaire, l'homme dans l'état de nature qui n'a même pas la problématique pitié. Car s'il reste à Rousseau de la pitié, c'est sans

baromètre à mon âme, et ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me pourraient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs (I.1000-1001 [I.14]). »

17. « C'est cet espoir qui m'a fait écrire mes *Dialogues*, et qui m'a suggéré mille folles tentatives pour les faire passer à la postérité (I.999 [I.9]). »

18. « C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévère et sincère que j'appelai jadis mes *Confessions*. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même et à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi (I.999 [I.12]). »

que celle-ci puisse jamais dégénérée en amour-propre, puisqu'elle ne peut plus agir que sur lui-même.

Mais que peut bien donner cet examen de conscience ? On se tromperait si on disait qu'il donnera les bases d'une correction morale qui pourrait agir sur les autres. Rousseau, je le rappelle, prétend être incapable de joindre les autres en raison de l'enfermement que produisent les comploteurs. Reposons la question : à quoi servent les rêveries ? À saisir une âme humaine dans un état qui n'a jamais existé auparavant ; c'est une sorte d'expérience psychologique limite. On devine que Rousseau voit une utilité éventuelle à cette sorte de science du cœur humain¹⁹. Mais cette hypothèse – être utile aux autres – doit être éliminée comme par principe.

Encore une fois : à quoi servent les rêveries ? À rêver, sans doute, mais à partir de quelque chose. L'objet de la rêverie est aussi sûr que la raison pour laquelle Rousseau a été réduit à cette activité : il rêvera sur lui-même. Encore une fois, Rousseau mime Descartes : le premier philosophe français en arrive à réfléchir sur le moi une fois que, par une réduction épistémologique, il a établi que le moi au moins existe. En somme, le : « Je pense, donc je suis ; donc je suis cet

19. «Une situation si singulière mérite assurément d'être examinée et décrite, et c'est à cet examen que je consacre mes derniers loisirs (I.999 [I.14])». Mais Rousseau ajoute tout de suite qu'il n'agira pas avec méthode et donc que ses observations, scientifiques pourtant, seront inutiles. Pourtant, comme il se compare à Montaigne, il ne perd jamais de vue la possibilité d'être lu.

être qui pense» de Descartes²⁰, cela devient chez Rousseau : « Je suis méprisé, donc je suis réduit à moi-même ; du coup, je suis réduit à rêver à moi-même. » Mais comme il est bon, sa rêverie portera sur un sujet doux et plaisant ; sa rêverie sera agréable et le rendra heureux²¹. En somme, le bonheur de Rousseau est une sorte de parodie du bonheur divin tel que le conçoit Aristote. Selon le Stagirite, le premier moteur est heureux du fait de penser, et de penser à soi-même et enfin de penser à soi-même qui pense à soi-même²².

20. Comme le veut, le *Discours de la méthode* : « Je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle. En sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait pas d'être tout ce qu'elle est. ». Voir aussi la « Seconde méditation » des *Méditations métaphysiques*.

21. « Si je reconnais autour de moi quelque chose, ce ne sont que des objets affligeants et déchirants pour mon coeur, et je ne peux jeter les yeux sur ce qui me touche et m'entoure sans y trouver toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Écartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuperais aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance et la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi (I.999 [I.12]). » Et « Si dans mes vieux jours aux approches du départ, je reste, comme je l'espère, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, et faisant renaître ainsi pour moi le temps passé doublera pour ainsi dire mon existence (I.1001 [I.14]). ».

22. Voir *Métaphysique* 1074b34.

Plutôt que de s'en tenir à cette métaphysique, revenons à l'anthropologie de Rousseau. Tout se passe comme si à la fin de sa vie en faisant une autre fois son portrait, Rousseau s'offre une image inversée de l'homme méchant. Le méchant vit d'amour-propre, c'est-à-dire qu'il est occupé par les autres et qu'il s'occupe des autres. L'amour-propre habite les hommes méchants, voire tous les hommes, en les préoccupant de l'image qu'ils ont dans les yeux des autres ; chacun se débat et démène pour séduire l'autre, pour le terroriser et ainsi le dominer, pour occuper son imagination de façon à y régner en prince sans égal. Pour être heureux, il faudrait que chacun oubliât l'image que les autres eux de lui : il deviendrait doux parce qu'il ne serait plus en compétition avec les autres et parce qu'il n'essaierait plus d'accomplir l'impossible. Pour être heureux, il faudrait que chacun vécût de l'amour de soi. Mais selon la psychologie rousseauiste, l'amour de soi des hommes naturels n'est pas pur et simple égoïsme du fait qu'il est complété par la pitié. Or on devine que cette pitié, toute naturelle qu'elle soit, est une sorte de préfiguration de l'amour-propre ; plutôt, la fissure anthropologique qu'est la pitié crée une ouverture pour l'amour-propre, ou du fait d'exister peut être pervertie et devenir amour-propre. Voilà pourquoi, entre autres, l'amour, la forme la plus sublime de la pitié, a d'étranges liens avec l'amour-propre : les deux passions s'occupent non seulement des autres, mais se nourrissent de l'imagination²³. Or *Les Rêveries du*

23. Sur l'ensemble de cette question on lira avec profit les pages 131-161 de *L'Imagination dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau*,

promeneur solitaire offre un *progrès* dans l'analyse psychologique rousseauiste.

Homme naturel, Rousseau s'occupe des autres naturellement: mu par la pitié, et donc par une affection douce, il est, sans redondance, un être humain humain; bien mieux, il prétend être le plus humain des humains. «Le plus sociable et le plus aimant des humains [en] a été proscrit [I995 [I1]].» écrit-il au début de la «Première promenade». Mais les autres le rejettent, voire le torture non pas sur le plan physique, mais, bien pis, sur le plan psychologique, c'est-à-dire au foyer même de son identité. Sa pitié se transforme malgré qu'il en est en amour-propre: il s'occupe d'eux, il s'occupe de l'image qu'il a à leurs yeux; il est malheureux. Cependant ce jeu ne dure qu'un temps: comme il n'est pas pris dans les rets de l'amour-propre par des intérêts objectifs (Rousseau est sans propriété, sans famille, sans cité²⁴), comme son malheur est causé par la méchanceté des autres, il retombe en fin de compte dans l'amour de soi, et, s'il a encore de la pitié, elle est abstraite ou inefficace; par là, l'amour-propre est bel et bien impossible chez lui, même s'il pouvait sortir de soi. La conséquence ultime en est que Rousseau peut être égoïste sans se sentir coupable; mieux, il peut se féliciter de son égoïsme: c'est dans les circonstances la meilleure preuve de sa

par Élane Larochelle, thèse de doctorat, Paris-Sorbonne.

24. Ainsi il peut dire: «Les maux réels ont sur moi peu de prise; je prends aisément mon parti sur ceux que j'éprouve, mais non pas sur ceux que je crains (I.997 [I.6]).»

bonté fondamentale²⁵. L'amour de soi sans pitié est un pis aller sans doute, mais c'est aussi *la* solution la plus cohérente du problème humain : Rousseau est tranquille – c'est peut-être le moment le plus paradoxal – parce que hors de lui c'est la tempête de l'amour-propre universelle qui l'assaille. Cette inquiétante réalité le repousse sans arrêt dans l'île de son moi intact et bon ; il est tranquille en soi, parce que le vortex de l'amour-propre à l'extérieur de lui produit une sorte de mur qui le renvoie à lui-même. C'est cette drôle de tranquillité qu'il s'agira de décrire dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*.

Si les remarques faites jusqu'ici sont valides, on pourrait alors reconstituer le raisonnement de Rousseau, son « Tout ce qui pense est, je pense, donc je suis ». Voici donc : « Tout être naturellement sociable rejeté par les autres est seul, mais sans faute. Or Rousseau est naturellement sociable en raison de son amour de soi mâtiné de pitié. Mais ce même Rousseau est rejeté par les autres. Donc il est en droit d'être égoïste, de se replier tout à fait sur lui-même et de réserver sa pitié pour lui-même. » C'est dire que l'affirmation de la bonté du moi est inquiète : l'évidence de sa bonté exige l'épreuve, voire la preuve articulée, de la méchanceté des autres. Pour le dire autrement, si la pitié ou la sociabilité est atrophiée chez le dernier Rousseau, il n'en demeure par moins que la pitié existe et qu'elle le tournerait vers les autres, si ce n'était que les autres le refusent.

25. Comme il le dit : « Qu'aurais-je encore à confesser quand toutes les affections terrestres en sont arrachées (I.1000 [I.13]) ? »

Il se pourrait que l'écriture fût le dernier avatar de la pitié. Mais cette pitié se raisonne – je rappelle encore une fois le troisième mot de la « Première promenade » : « donc » – ; c'est une pitié qui se rappelle qu'elle est inefficace, qui ramène à la conscience les preuves de son inefficacité, voire de sa nocivité. Aussi la pitié-écriture de Rousseau doit être réorientée parce qu'elle ne peut être efficace que pour un seul, celui qui la voit naître en vain dans son cœur. Jean-Jacques pleure sur lui-même parce qu'il ne peut d'abord que pleurer en vain sur la méchanceté des autres. C'est sur cette image que finit la « Première promenade » : « Qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence et d'achever mes jours en paix malgré eux (I 1001 [I 15]). » La paix de l'âme, mieux la paix du cœur dont parle Rousseau se réalise par un écrit qui ne vise qu'un seul. La pitié-écriture est un exercice d'estime de soi. La poésie des ces deux derniers mots « malgré eux », qui répondent aux deux premiers mots de la « Première promenade », ces « Me voici », cette poésie est, j'espère l'avoir montré, d'une logique implacable.

On pourrait résumer les remarques d'aujourd'hui sur la « Première promenade » en disant que Rousseau y met en scène un balancement entre le malheur et le bonheur, entre la société et la solitude²⁶, entre la

26. Une des formes de ce balancement a pris le nom d'estime de soi. Rousseau prétend que l'homme naturel est bon pour cette raison même qu'il est solitaire, même quand il vit en société. En revanche, cette bonté est inquiète : elle doute d'elle-même ; elle doit être confortée. Or le doute est aboli et l'amour de soi conforté lorsqu'on atteint l'estime de soi, soit la satisfaction qui vient de se

rationalité et l'émotivité, qui est la clé de son œuvre philosophique ; il faudrait ajouter, comme j'ai tenté de la faire, que ce balancement n'est pas équilibré, que le va-et-vient n'est pas égal, que la va, disons, est moins fort, moins humain, moins vrai que le vient. Mais c'est là que le débat au sujet de la pensée de Rousseau peut avoir lieu, ainsi que le débat bien plus important au sujet de la vérité de la pensée de Rousseau.

Pour le moment, je signalerai un autre passage qui fera voir encore une fois le balancement, et qui prouvera que loin d'être un fait du dernier Rousseau en tant que penseur, ce balancement est pour ainsi dire connaturel à Jean-Jacques. Dans la « Dixième promenade », Rousseau remonte à ses dix-sept ans, au jour où il rencontra pour la première fois, madame de Warens, celle qui allait devenir Maman. Puis, dans les dernières phrases, il décrit le meilleur moment de sa vie avec ladite Maman. « J'avais besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédais. J'avais désiré la campagne, je l'avais obtenue. Je ne pouvais souffrir

voir comme de l'extérieur. Mais l'estime de soi ne peut pas reposer sur le regard des autres ou l'image que les autres ont de soi. L'estime de soi suppose quelqu'un qui admire ; ce qui fait qu'on a dépassé l'amour de soi pur ; en revanche, si celui qui admire est soi-même, cela place l'individu en deçà de l'amour propre. L'estime de soi est donc une sorte d'amour-propre qui ne compte pas du tout sur les autres ; l'estime de soi est une fusion de l'amour de soi et d'amour-propre. Dans les circonstances décrites dans les *Rêveries* une fusion semblable a lieu entre l'amour de soi et la pitié : au lieu viser les autres, la compassion porte sur soi-même. Les romantiques l'ont appelé mélancolie, nostalgie et spleen. Les pédagogues à l'école de Rousseau en ont fait l'objectif premier, l'enseignement transversal du système d'éducation.

l'assujettissement, j'étais parfaitement libre, et mieux que libre, car assujetti par mes seuls attachements, je ne faisais que ce que je voulais faire. Tout mon temps était rempli par des soins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne désirais rien que la continuation d'un état si doux. Ma seule peine était la crainte qu'il ne durât pas longtemps, et cette crainte, née de la gêne de notre situation, n'était pas sans fondement. Dès lors je songeai à me donner en même temps des diversions sur cette inquiétude et des ressources pour en prévenir l'effet. Je pensai qu'une provision de talents était la plus sûre ressource contre la misère, et je résolus d'employer mes loisirs à me mettre en état, s'il était possible, de rendre un jour à la meilleure des femmes l'assistance que j'en avais reçue (I.1099 [I.1]). »

Ainsi finissent *Les Rêveries du promeneur solitaire*; ainsi finit la description du bonheur rousseauiste dans une de ses premières versions. Mais, même là, on le voit, le ver est dans le fruit : le premier bonheur est miné par une inquiétude qui vient d'une autre, même si cette autre, Maman, n'est pas méchante, même si elle ne fait qu'inspirer la pitié. La pitié pour Maman tourne Rousseau vers les autres, vers les sciences et les arts, vers la carrière, vers Paris, vers ce qui deviendra le réseau des comploteurs. De quoi croire que le fruit n'est jamais sans ver, et même que le fruit se comprend à partir du ver. On dirait que le bonheur selon Rousseau, que sa pensée sur l'homme, trouvait sa raison première, sa raison fondamentale, dans une sorte d'hyper-sensibilité : il pense la vie et l'être humain comme il le fait parce qu'il

est, parce qu'il a toujours été, un écorché vif, quelqu'un pour qui la vie telle que les autres la vivent, et en fin de compte la vie avec les autres, est douloureuse, mais en même temps que la vie sans les autres est impossible²⁷. On dirait parfois que la vie et l'œuvre de Rousseau se résumeraient à une affirmation paradoxale : « Dans mon bonheur, je vous suis indifférent, mais je tiens à ce que vous le sachiez²⁸. »

27. Ce qui ferait de la pensée de Rousseau la première expression de la thèse : « L'enfer, c'est les autres. »

28. Suggestion qui trouverait une confirmation dans les premiers mots de son premier livre : « À ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu, selon ma lumière naturelle, le parti de la vérité, quel que soit mon succès, il est un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur (*Discours sur les sciences et les arts* III.5). »